



Les chasseurs écrasent les reptiles à coups de crosse. (Page 367.)

que tu as de mieux à faire maintenant, c'est de t'aller coucher.

— Oui, sire ; bonsoir, sire !

— Bonsoir, Chicot, et à demain !

— Oui, sire, à demain ! Et Votre Majesté a raison : ce que Chicot a de mieux à faire c'est de se coucher. Bonsoir, sire !

Et Chicot se coucha sur le plancher.

En voyant cette résolution de son convive, Henri jeta un regard vers la porte.

Si rapide qu'eût été ce regard, Chicot le saisit au passage.

Henri s'approcha de Chicot.

— Tu es tellement ivre, mon pauvre Chicot, que tu ne t'aperçois pas d'une chose.

— Laquelle ?

— C'est que tu prends les nattes de mon cabinet pour ton lit.

— Chicot est un homme de guerre, Chicot ne regarde pas à si peu.

— Alors tu ne t'aperçois pas de deux choses ?

— Ah ! ah !... Et quelle est la seconde ?

— C'est que j'attends quelqu'un.

— Pour souper ? soit ! soupçons.

Et Chicot fit un effort infructueux pour se soulever.

— Ventre-saint-gris ! s'écria Henri, comme tu as l'ivresse subite, compère ! Va-t'en, mordieu ! tu vois bien qu'elle s'impatiente.

— Elle ! fit Chicot ; qui elle ?

— Eh ! mordieu ? la femme que j'attends, et qui fait faction à la porte, là...

— Une femme ! Eh ! que ne disais-tu cela, Henriquet... Ah ! pardon, fit Chicot, je croyais parler au roi de France. Il m'a gâté, voyez-vous, ce bon Henriquet. Que ne disiez-vous cela, sire ? Je m'en vais.

— A la bonne heure, tu es un vrai gentilhomme, Chicot. La ! bien, lève-toi et va-t'en, car j'ai une bonne nuit à passer, entends-tu ? toute une nuit.

Chicot se leva et gagna la porte en trébuchant.

— Adieu, cher ami, adieu, dors bien.

— Et vous, sire...

— Chuut !

— Oui, oui, chuut !

Et il ouvrit la porte.

— Tu vas trouver le page dans la galerie, et il t'indiquera ta chambre. Va.

— Merci, sire.

(La suite au prochain numéro.)

LES

## CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID,

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU.

Ah ! les vieillards se dirigent vers le sommet du temple. Des femmes et des enfants les suivent ; les uns en blanc, les autres vêtus de couleurs variées. Il y a des jeunes filles et des jeunes garçons ; ce sont les enfants des chefs.

Une centaine environ sont réunis sur le toit le plus élevé. Un autel est dressé près de la hampe du drapeau. La fumée s'élève, la flamme brille : ils ont allumé du feu sur l'autel.

Écoutez les chants et les sons du tambour indien !

Le bruit cesse ; tous restent immobiles et silencieux, la face tournée vers l'est.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ils attendent que le soleil paraisse. Les peuples adorent le soleil.

Les chasseurs, dont la curiosité est excitée, restent le regard tendu, observant la cérémonie.

Le sommet le plus élevé de la montagne quartzeuse s'allume. C'est le premier signe de l'arrivée du soleil.

La teinte dorée descend le long du pic.

D'autres points s'illuminent. Les rayons viennent frapper les figures des adorateurs. Voyez ! il y a des blancs parmi eux ! Un — deux — plusieurs blancs : ce sont des femmes et des jeunes filles.

— Oh ! Dieu, faites qu'elle soit là ! — s'écrie Seguin prenant sa lunette avec empressement, et portant le clairon à ses lèvres.

Quelques notes éclatantes résonnent dans la vallée. Les cavaliers entendent le signal. Ils débouchent des bois et des défilés. Ils galopent à travers la plaine, et se déploient en avançant.

En peu de minutes nous avons formé un grand arc de cercle autour de la ville. Nos chevaux nous mènent vers le pied des murailles.

L'atajo et le chef captif, confiés à la garde d'un petit nombre d'hommes, sont restés dans le défilé.

Les sons du clairon ont attiré l'attention des habitants. Ils s'arrêtent un moment, frappés d'immobilité par la surprise. Ils voient la ligne qui les enveloppe. Ils aperçoivent les cavaliers qui s'avancent.

Serait-ce un jeu de la part de quelque tribu amie ? Non. Ces voix étrangères, ce clairon, tout cela est nouveau pour les oreilles des Indiens. Quelques-uns cependant ont déjà entendu ces sons, ils reconnaissent la trompette de guerre des visages pâles !

Pendant un moment la consternation les prive de la faculté d'agir. Ils nous regardent jusqu'à ce que nous soyons tout près. Ils voient les visages pâles, les armes étranges, les chevaux singulièrement harnachés. C'est l'ennemi ! ce sont les blancs !

Ils courent d'une place à l'autre, de rue en rue. Ceux qui portaient de l'eau jettent leurs ollas et prennent leur course, en criant, vers les maisons. Ils montent sur les toits et retirent les échelles après eux. Des exclamations sont échangées ; les hommes, les femmes et les enfants poussent des cris affreux. La